Clément Onimus,
Les maîtres du jeu. Pouvoir et violence politique à l'aube du sultanat mamlouk circassien (784-815/1382-1412)

Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019, 536 p.
ISBN : 9791035102975

Mots-clés : Mamelouks, fitna, émirs, sultans, Barqūq, Farāj

Keywords : Mamluks, fitna, amirs, sultans, Barqūq, Farāj

Cet ouvrage est l'abrégé d'une thèse de doctorat soutenue en 2012 à l'École pratique des hautes études qui traite de la question du conflit et de l'organisation de l'élite mamelouke, à la période dite barqūqide qui couvre les années 784/1382 à 815/1412, correspondantes aux règnes du sultan al-Ẓāhir Barqūq (m. 801/1389) et de son fils al-Nāṣir Farāj (m. 815/1412). Ce travail s'inscrit dans la continuité de ceux réalisés, antérieurement, par plusieurs chercheurs (entre autres, Irina Lapidus, Michael Chamberlain, Winslow Clifford, Carl Petry, Rachida Chapoutot-Rémadi, Bernadette Martel-Thoumian, Amalia Levanoni, Jo Van Steenbergen, Julien Loiseau, Mathieu Eychenne) et comble un vide historiographique pour cette période charnière qu'est celle des règnes des sultans Barqūq et Farāj (p. 16-21).

La période dite barqūqide marque un tournant majeur dans l'histoire du sultanat mamelouk car elle est souvent considérée, par l'historiographie moderne, comme une rupture fondamentale avec la période bahrite (1250-1382). Parallèlement à la domination de l'élément circassien au détriment du turc, la succession d'épidémies de peste et d'épisodes de famine eurent des conséquences désastreuses sur la population, sur l'entretien des terres et donc sur les revenus fiscaux puis, *in fine*, sur la stabilité politique du sultanat encore aux mains des qalāwūnides. C'est dans ce contexte que Barqūq (m. 1389) réussit à prendre le pouvoir et tenta, tout comme son fils et successeur plus tard, de restaurer/réformer le pouvoir sultanien, en vain. Les quatre grandes guerres (deux sous les règnes de chacun des deux sultans), que l'auteur appellent « guerres internes », caractérisant la période barqūqide font, de cette dernière, un véritable « laboratoire » d'observation anthropologique de la conflictualité dans le sultanat mamelouk pour la période concernée (p. 24). À travers une double approche, bourdieusienne et durkheimienne, l'auteur propose d'une part, une analyse des raisons de l'échec de la restauration du pouvoir sultanien symbolisé par la mort du sultan Farāj, d'autre part, il s'agit de comprendre comment l'évolution de l'organisation sociale du milieu émiral a été bouleversée dans le cadre de la restauration temporaire de la Maison sultanienne, provoquant la diffusion de pratiques conflictuelles qui portaient en elles l'implosion temporaire de l'élite politico-militaire et la chute brutale de la dynastie barqūqide.

L'essentiel du corpus sur lequel l'auteur s'appuie est composé de dictionnaires biographiques et de chroniques qu'il présente dans un préambule. Le livre s'organise en deux grandes parties d'inégale longueur.

La première partie intitulée « Le sultan et le contrôle de l'élite émirale » (p. 61-270) se compose de cinq chapitres. Le premier (p. 65-86) a pour objet la compétition entre les émirs qui se jouait, à la fois, dans le domaine économique et symbolique puisque les acteurs qu'étaient les émirs convoitaient les mêmes ressources et des honneurs similaires. Ces aspects de la lutte entre les émirs ne sont pas nouveaux et ont toujours existé depuis le début du sultanat. Néanmoins, le contexte de crise particulier de la période a accentué la compétition entre émirs, qui fut plus rude. L'époque barqūqide marque une rupture avec le passé car elle constitue une accélération de la diminution de la part non mamelouke de l'armée tout en représentant une étape dans le processus de mameloukisation. Ceci fait dire à l'auteur que l'identité sociale émirale semble avoir été ouverte et évolutive (p. 73).

Dans le chapitre « De la maison à la fiction : solidarité et contrôle social » (p. 87-124), l'auteur analyse la maison émirale comme la structure sociale de base de la société mamelouke autour de laquelle s'organisait l'essentiel de la vie politique, économique et sociale du sultanat (p. 124). En tant que bénéficiaire et titulaire d'une concession fiscale, l'émir était le cœur de la maison, distribuant ses *niʿma*-s (faveurs) à son entourage qui lui devait en retour une loyauté qui fut loin d'être indéfectible. La loyauté envers l'émir, tout comme les alliances qui furent contractées entre les différents protagonistes, n'était ainsi basée, selon l'auteur, que sur l'opportunisme et le pragmatisme mettant en évidence le caractère volatile des liens interpersonnels.

Dans le chapitre trois « Légitimation et restauration de la dignité sultanienne » (p. 125-157), l'auteur met en lumière la façon dont Barqūq sut restaurer l'autorité et la symbolique sultanienne grâce à une réappropriation d'une série de rituels, de processions et de coutumes, véritables outils d'une « communication symbolique » qui visait à matérialiser le rang des individus et à rendre visible une certaine hiérarchie (p. 156-157).

Mais comment Barqūq réussit-il à imposer son *istibdād* – l'auteur traduit ce terme par « monopolisation du patronage par sa maison » (p. 216) – sans

BCAI 36 (2022) Clément Onimus: Les maîtres du jeu. Pouvoir et violence politique à l'aube du sultanat mamlouk circassien (784-815/1382-1412), recensé par Mehdi Berriah
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

bouleverser l'institution sultanienne ? C'est à cette question que répond C. Onimus dans le quatrième chapitre « L'ascension de la maison du sultan » (p. 159-217). Pour imposer son *istibdād*, Barqūq se constitua un réseau clientéliste qu'il renforça via l'intégration, dans ses régiments, d'anciens puissants émirs. En monopolisant le patronage, Barqūq avait la mainmise sur la distribution des *iqṭāʿ*-s et des offices, sapant, ainsi, toute volonté des émirs de vouloir rivaliser avec lui. Tout au long de ses deux règnes, Barqūq prit le temps de placer, lentement mais sûrement, ses propres mamelouks *ẓāhirī*-s aux plus hauts postes et offices lesquels devinrent, à la fin de son règne, le groupe dirigeant du sultanat détenant le monopole du pouvoir. Ce sont ces mêmes *ẓāhirī*-s qui, après la mort de Barqūq, entrèrent en conflit les uns contre les autres sous le règne du fils de leur maître (p. 197-198).

Les guerres internes, qui se sont déroulées en Égypte et en Syrie, sont le résultat de la fragmentation du milieu émiral sous les règnes de Farāj et de l'échec d'une nouvelle monopolisation du patronage (*istibdād*) par le sultan. Elles sont analysées dans le cinquième chapitre « Concentration et fragmentation du pouvoir » (p. 219-270) qui clôt cette première partie.

Les différents aspects des *fitan* (pl. de *fitna*) qui ponctuèrent la période barqūqide sont l'objet de la deuxième partie « Les pratiques de la *fitna* » (p. 273-400). Terme désignant le conflit armé intérieur opposant les musulmans, la *fitna* a été largement condamnée par les oulémas de toutes époques puisque qu'elle brise l'unité de l'*umma* et l'affaiblit. Trois phases composaient la *fitna* : le complot qui préparait le conflit, la guerre qui déterminait l'issue du conflit, et le règlement de celui-ci (p. 276).

Dans le chapitre six « Comploter » (p. 277-297), le complot est la phase de la préparation de la *fitna* qui impliquait de la part des émirs et du sultan la maitrise de l'information. L'omniprésence de la ruse engendrait une méfiance généralisée entre les émirs et le sultan et, de surcroît, un grand sentiment d'incertitude. Les chapitres sept « Combattre » (p. 299-337) et huit « Sortir de la guerre » (p. 339-380) ont pour objet les seconde et troisième phases de la *fitna* avec un intérêt particulier pour son règlement et la détermination des rapports de force. L'auteur donne une description précise des conflits qui se sont déroulés en Égypte et en Syrie. L'entrée en guerre était organisée selon des codes bien spécifiques de même que la forme, l'intensité et le caractère mortifère des combats différaient selon l'endroit et le temps. Au Caire, les combats se déroulaient principalement sur la place al-Rumayla ; ils étaient normés et engendraient très peu de destructions et de morts. En revanche, les expéditions et sièges en Syrie déchaînaient une violence incontrôlée et causaient d'importants dégâts, à cause, notamment, de l'utilisation d'engins de siège. Outre l'aspect militaire, l'auteur montre, judicieusement, que le combat était comme un jeu dans lequel chacun des protagonistes misait sur ses propres capitaux (social, matériel et symbolique-religieux) que sont les hommes, l'arsenal et l'autorité et dont le but était de s'emparer de ceux de l'adversaire. Une victoire militaire pouvait s'en tenir au transfert de ces prises de guerre d'une faction à une autre. En cela, l'usage de la force était le catalyseur de la conversion de ces capitaux (p. 336). Les *fitan* de l'époque barqūqide se distinguent de celles du début du sultanat par trois éléments : le rôle crucial de l'autorité symbolique et religieuse ; l'extension des conflits et leur territorialisation et son corollaire qu'est la violence destructrice ; l'intégration de la population civile dans les factions belligérantes. Toute *fitna* avait vocation à s'achever et devait donc se conclure par un règlement. La négociation, la disparition temporaire ou la reddition de l'un des belligérants étaient les instruments permettant de régler le conflit et de mettre fin à la guerre (p. 339).

Dans le dernier chapitre « Une histoire politique de la violence » (p. 381-399), l'auteur met en exergue « la radicalisation de la violence politique » qui caractérise la période barqūqide, comme l'atteste l'aspect mortifère de certaines *fitan*, notamment la quatrième guerre (814-815/1412) au cours du second règne de Farāj. La décision de ne pas négocier, d'exécuter ou de massacrer massivement ses ennemis était un signe de l'impossibilité de les intégrer dans le jeu politique. Au cours de ce conflit, la domination politique et le monopole du patronage ne furent plus les priorités. Il fallait détruire l'ennemi à la fois socialement (supprimer sa faction) et physiquement. De toute évidence, les pratiques de réintégration des ennemis, qui avaient existé auparavant sous Barqūq, avaient laissé place à des pratiques d'exécution visant à faire disparaître l'adversaire, lequel était considéré comme non « intégrable » dans la société mamelouke (p. 388).

Volumineux et dense en informations, le livre est novateur à la fois par l'approche bourdieusienne et durkheimienne que propose son auteur ainsi que par la période étudiée. Si la première partie permet de mieux comprendre le monde complexe de l'élite mamelouke, la deuxième partie constitue une importante contribution dans le champ de l'anthropologie guerrière. Le livre est bien fourni en annexes diverses très utiles (tableaux, graphiques, illustrations). En fin d'ouvrage, le lecteur appréciera les cartes de bonne facture qui permettent de suivre les évolutions politiques et les conflits de la période barqūqide.

BCAI 36 (2022) Clément Onimus: Les maîtres du jeu. Pouvoir et violence politique à l'aube du sultanat mamlouk circassien (784-815/1382-1412), recensé par Mehdi Berriah
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Comme tout bon ouvrage, le livre de Clément Onimus n'est pas exempt de quelques remarques : il aurait fallu citer les travaux de Shihab al-Sarraf et d'Abbès Zouache sur la *furūsiyya*. À la page 127, l'auteur suggère que « les guerres extérieures et les tentatives d'expansion impérialistes étaient toutefois rares » chez les Mamelouks. Peut-être aurait-il fallu spécifier, ici, que c'est le cas pour l'époque circassienne car pour l'époque bahrite, les Mamelouks menèrent bien des guerres de conquêtes contre les États francs, le royaume d'Arménie et, dans une moindre mesure, celui de Nubie ; la dernière grande menace mongole n'est pas celle de l'an 700/1300 (p. 133) mais bien celle de 702/1303 dont l'issue est la victoire mamelouke à la bataille de Shaqhab le 2-3 ramaḍān 702/20-21 avril 1303. Le danger ilkhanide réapparaîtra de nouveau lorsque Öljeitü décida d'envahir la Syrie. Néanmoins, l'échec du siège d'al-Raḥba en Rajab-ramaḍān 712/ novembre 1312 – janvier 1313 – mit fin au projet. L'hypothèse d'une capitulation mamelouke de la part du sultan Farāj face à Tamerlan et de l'intégration de la Syrie mamelouke à l'empire timouride aurait sans doute mérité davantage de développement et d'analyse, d'autant plus qu'elle est intéressante et novatrice.

Ces quelques remarques n'enlèvent rien à la qualité et à l'apport de cette étude qui, outre de combler un vide historiographique, apporte davantage de connaissances sur l'élite mamelouke, le fonctionnement et les caractéristiques du système émiral, la compétition et la conflictualité entre ses acteurs. Dans la continuité des travaux de Julien Loiseau et de Mathieu Eychenne, le livre de Clément Onimus est, indéniablement, une importante contribution au renouveau des études mameloukes sur un sujet aussi central que celui de la *fitna*, au cours d'une période cruciale dite « barqūqide ».

Mehdi Berriah
Faculty of Religion and Theology, Centre for Islamic Theology – Vrije Univeristeit Amsterdam
Editor for the SHARIAsource at the Program in Islamic Law – Harvard Law School

BCAI 36 (2022) Clément Onimus: Les maîtres du jeu. Pouvoir et violence politique à l'aube du sultanat mamlouk circassien (784-815/1382-1412), recensé par Mehdi Berriah
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net